

Milan Kundera

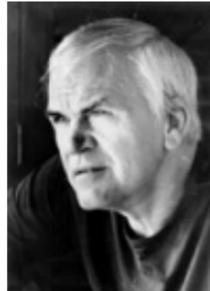
NOTE DE L'AUTEUR

LA PLAISANTERIE

Paris, Gallimard (c1968),

1985, pour la traduction française définitive,

p. 397-401



Un jour, en 1961, je suis allé voir des amis dans la région minière où autrefois j'avais vécu. Ils m'ont raconté l'histoire d'une jeune ouvrière arrêtée et écrouée parce qu'elle volait, pour son amant, des fleurs dans les cimetières. Son image ne me quittait pas, et devant mes yeux se dessinait le destin d'une jeune femme pour qui l'amour et la chair étaient mondes séparés, pour qui la sexualité se trouvait à l'opposé de l'amour. Une autre image se joignait en contrepoint à celle de la voleuse de fleurs : un long acte d'amour qui n'était en réalité qu'un superbe acte de haine. Ainsi est née l'idée de mon premier roman, que j'ai achevé en décembre 1965 et intitulé La plaisanterie.

Les rédacteurs de la maison d'édition pragoise dirigée par l'Union des écrivains l'aimèrent tout de suite, mais le manuscrit devait être soumis au bureau de la censure. Une année durant, je ne sais combien de fois, j'y fus convoqué. On me demandait de profondes transformations, d'immenses coupures. Je refusais chaque fois de changer quoi que ce soit et, curieusement, les exigences des apparatchiks diminuaient d'un entretien à l'autre. Histoire aujourd'hui à peine croyable : dans les années soixante, par sa force de contagion, la mentalité libérale décomposait le système, culpabilisait le pouvoir, en sorte que même les censeurs ne censuraient plus comme il fallait ; à la grande surprise de tous, le manuscrit fut un jour envoyé à l'imprimerie tel quel.

Une fois édité (c'était au printemps 1967), le roman fut accueilli avec une faveur quasi unanime et l'Union des écrivains tchèques lui décerna son prix de l'année 1968. Auteur jusqu'alors peu connu, j'ai vu, dans un court délai, trois éditions rapidement épuisées et le tirage global atteindre 120 000 exemplaires. Un an après, l'invasion russe bouleversa tout. *La plaisanterie* fut couvert d'injures au cours d'une longue campagne de presse, interdit (ainsi que mes autres livres) et retiré des bibliothèques publiques.

En 1966, alors que le destin du manuscrit stoppé par la censure était encore très incertain, Antonin Liehm, un des intellectuels tchèques les plus cosmopolites, en prit une copie dactylographiée et l'apporta clandestinement en France, à Aragon. Je dois ici rappeler

une chose peu connue : Aragon a souvent aidé les artistes de l'autre côté du rideau de fer ; en publiant des articles élogieux sur un spectacle menacé d'interdiction ou sur un écrivain persécuté, son hebdomadaire *Les Lettres françaises* (le seul journal culturel occidental qu'on pouvait acheter dans les pays communistes) leur servait de bouclier. Je me souviens, par exemple, de la préface qu'Aragon a écrite pour la traduction française de *Une nuit avec Hamlet* de Vladimír Holan¹, poète qui à la suite du putsch communiste, en 1948, n'est jamais sorti de son appartement pragois où il s'était retiré ostensiblement comme dans un monastère. Liehm s'adressa donc à Aragon, qui, ne sachant pas résister à son insistance, et sans connaître mon roman (il n'était pas encore traduit), le recommanda à Claude Gallimard avec toute son autorité et promit de donner une préface qu'il se mit à écrire — tel fut le hasard — en août 1968, aux jours de l'invasion de la Tchécoslovaquie. Ainsi est-il né un très beau texte d'un pessimisme lucide (« Je me refuse à croire qu'il va se faire là-bas un Biafra de l'esprit. Je ne vois pourtant aucune clarté au bout de ce chemin de violence. »), un règlement de comptes avec le communisme unique dans son œuvre. Ce texte que pendant seize ans j'ai gardé comme préface de *La plaisanterie* ne dit pas grand-chose sur mon livre mais, avec l'inoubliable article de Ionesco paru dans *Le Figaro*, c'est l'une des rares paroles importantes prononcées en France au sujet de la tragédie pragoise et il mérite de n'être pas oublié.

Au mois d'octobre 1968, Claude Gallimard m'invita à Paris pour la sortie de mon roman. C'est alors que je vis Aragon pour la première fois, dans son appartement rue de Varenne. Il y avait là un vieux scientifique russe et sa femme. Comme beaucoup de gens des pays communistes, ils voyaient en Aragon un libéral dont l'influence sur les autorités de leur pays pouvait protéger les intellectuels non orthodoxes. « Louis, insistèrent ils, il ne faut pas rompre avec la Russie. Il faut faire la distinction entre le peuple russe et son gouvernement ! Il faut que vous veniez encore en Russie ! » Aragon, extasié par la fureur que lui avait inspirée l'invasion de la Tchécoslovaquie, tête haute, marchant de long en large dans la pièce, répondit solennellement : « Même si moi je voulais y aller, mes jambes le refuseront ! » Je l'admirais. Quelques années plus tard, ses jambes, tout obéissamment, l'ont emmené à

1. Vladimír Holan. *Une nuit avec Hamlet*, Gallimard, 1968.

Moscou où il s'est laissé décorer par Brejnev, et, quelques années plus tard encore, lui ont obéi de nouveau et l'ont porté jusqu'à la tribune du congrès du Parti qui applaudissait une autre invasion, celle de l'Afghanistan... Toutefois, sans lui, *La plaisanterie* n'aurait jamais vu le jour en France et mon destin aurait pris un chemin tout à fait différent (et bien moins heureux, sûrement). Au moment où, en Tchécoslovaquie, mon nom était gommé des lettres tchèques (et certainement pour toujours, parce que je « ne vois aucune clarté au bout de ce chemin de violence »), la parution de *La plaisanterie* aux Éditions Gallimard a lancé mon roman dans le monde entier, en sorte qu'à la place des lecteurs tchèques subitement perdus j'ai eu (tout aussi subitement) des lecteurs nouveaux.

Un jour, en 1979, Alain Finkielkraut m'a longuement interviewé pour le *Corriere della sera*. « Votre style, fleuri et baroque dans *La plaisanterie*, est devenu dépouillé et limpide dans vos livres suivants. Pourquoi ce changement ? » Quoi ? Mon style fleuri et baroque ? Ainsi ai-je lu pour la première fois la version française de *La plaisanterie*. (Jusqu'alors je n'avais pas l'habitude de lire et de contrôler mes traductions ; aujourd'hui, hélas, je consacre à cette activité sisyphesque presque plus de temps qu'à l'écriture elle-même.) Je fus stupéfait. Surtout à partir du deuxième quart, le traducteur (ah non, ce n'était pas François Kérel, qui, lui, s'est occupé de mes livres suivants !) n'a pas traduit le roman ; il l'a réécrit :

1) Il y a introduit une centaine (oui !) de métaphores embellissantes (chez moi : le ciel était bleu ; chez lui : sous un ciel de pervenche octobre hissait son pavois fastueux ; chez moi : les arbres étaient colorés ; chez lui : aux arbres foisonnait une polyphonie de tons ; chez moi : elle commença à battre l'air furieusement autour d'elle ; chez lui : ses poings se déchaînèrent en moulin à vent frénétique ; chez moi : je fus saisi par la tristesse ; chez lui : j'ai été pris au nœud coulant d'une énorme tristesse ; chez moi : Lucie pardonne ; chez lui : elle accorde l'aumône de son pardon ; chez moi : Helena bondissait de joie ; chez lui : elle bondissait dans un sabbat du diable ; etc., etc.).

2) Ludvik, narrateur des deux tiers du roman, s'exprime chez moi dans une langue sobre et précise ; dans la traduction, il devint un cabotin affecté qui mélangeait argot, préciosités et archaïsmes pour rendre à tout prix son discours amusant (chez moi : les femmes sont nues ; dans la traduction : elles portent un costume d'Ève ; chez moi : il la frappa d'une bouteille sur la tête ; dans la

traduction : il lui fila un coup de bouteille sur la cafetière ; chez moi, un médecin retourne le corps mort d'Alexej ; dans la traduction, il le retourne comme une crêpe ; chez moi, un harmonium émet une série de sons ; dans la traduction, il émet une série de borborygmes ; chez moi, Helena parle à voix basse ; dans la traduction, elle roucoule ; chez moi, elle dit à Ludvik : « Vous n'êtes pas un phraseur ! » ; dans la traduction : « Les salades, c'est pas votre rayon ! » ; etc., etc.). Par ce discours, le caractère des personnages fut dénaturé : Helena devint caricaturalement bête, Lucie n'était qu'une pauvre fille paumée.

3) Chez moi, toutes les réflexions sont d'une exactitude scrupuleuse ; dans la traduction, elles étaient à peine intelligibles ; à cause de formules alambiquées (« les moments décisifs dans l'évolution de l'amour » devinrent « les nœuds à grimper de l'amour » ; « notre histoire à nous deux » devint « la trame événementielle que nous tissâmes de conserve » ; etc., etc.), mais aussi parce que le traducteur a suivi de façon démesurée la fameuse règle du « beau style » qui interdit la répétition du même mot. J'ai toujours exécré cette règle. La pensée qui se veut exacte ne peut jouer avec des synonymes. En outre, la répétition donne à mon texte un rythme, une mélodie qui, dans la traduction, disparurent complètement. (Seul Claude Roy, dans sa critique pour *Le Nouvel Observateur*, s'est rendu compte alors de cette frappante absence de musique dans *La plaisanterie*.)

Oui, aujourd'hui encore, j'en suis malheureux. Penser que pendant douze ans, dans de nombreuses réimpressions, *La plaisanterie* s'exhibait en France dans cet affublement !...

Deux mois durant, avec Claude Courtot¹, j'ai retravaillé la traduction. La nouvelle version (« entièrement révisée par Claude Courtot et l'auteur ») a paru en 1980. Quatre ans plus tard, j'ai relu cette version révisée. J'ai trouvé parfait tout ce que nous avions changé et corrigé. Mais, hélas, j'ai découvert combien d'affectations, de tournures tarabiscotées, d'inexactitudes, d'obscurités et d'outrances m'avaient échappé ! En effet, à l'époque, ma connaissance du français n'était pas assez subtile et Claude Courtot (qui ne connaît pas le tchèque) n'avait pu redresser le texte qu'aux endroits que je lui avais indiqués. Je viens donc de passer à nouveau

1. Claude Courtot, auteur de l'admirable *Bonjour, monsieur Courtot !* (Ellébore, 1984), est un de ces écrivains secrets pour lesquels j'ai la plus haute estime.

quelques mois sur *La plaisanterie*. Mme Claudine Méal, qui aux Editions Gallimard a la charge de mes livres, m'a apporté une aide inappréciable sans laquelle, sans doute, jamais n'aurait pu voir le jour cette version, enfin définitive, de la traduction (« traduction du tchèque par Marcel Aymonin entièrement révisée par Claude Courtot et l'auteur — version définitive »).

L'histoire de *La plaisanterie* entre Prague et Paris s'achève. En 1967, dans l'atmosphère déjà très libérale de l'avant-Printemps de Prague, mon livre n'a pas causé la moindre sensation politique. Pour comprendre la façon dont ce roman a été perçu en Bohême, je cite, de mémoire, quelques titres d'articles consacrés alors à *La plaisanterie* dans des revues tchèques : « L'ironie et la nostalgie » ; « La version antisartrienne du roman existentiel » ; « Le roman de l'existence humaine » ; « La phénoménologie et le roman » ; « La géométrie de *La plaisanterie* ». L'accueil à Paris, l'année d'après, m'a flatté et attristé à la fois : mon roman fut couvert d'éloges mais lu d'une façon unilatéralement politique. La faute en incombait aux circonstances historiques du moment (le roman a paru deux mois après l'invasion), à la préface d'Aragon (qui n'a parlé que de politique), à la prière d'insérer, à la traduction (qui ne pouvait qu'éclipser l'aspect artistique du roman), et aussi à la transformation progressive de la critique littéraire occidentale en commentaire journalistique hâtif, assujetti à la dictature de l'actualité. Or, aujourd'hui, les rumeurs de l'actualité ont depuis longtemps oublié le Printemps de Prague ainsi que l'invasion russe. Grâce à cet oubli, paradoxalement, *La plaisanterie* va pouvoir redevenir enfin ce qu'il a toujours voulu être : roman et rien que roman.

Mai 1985.